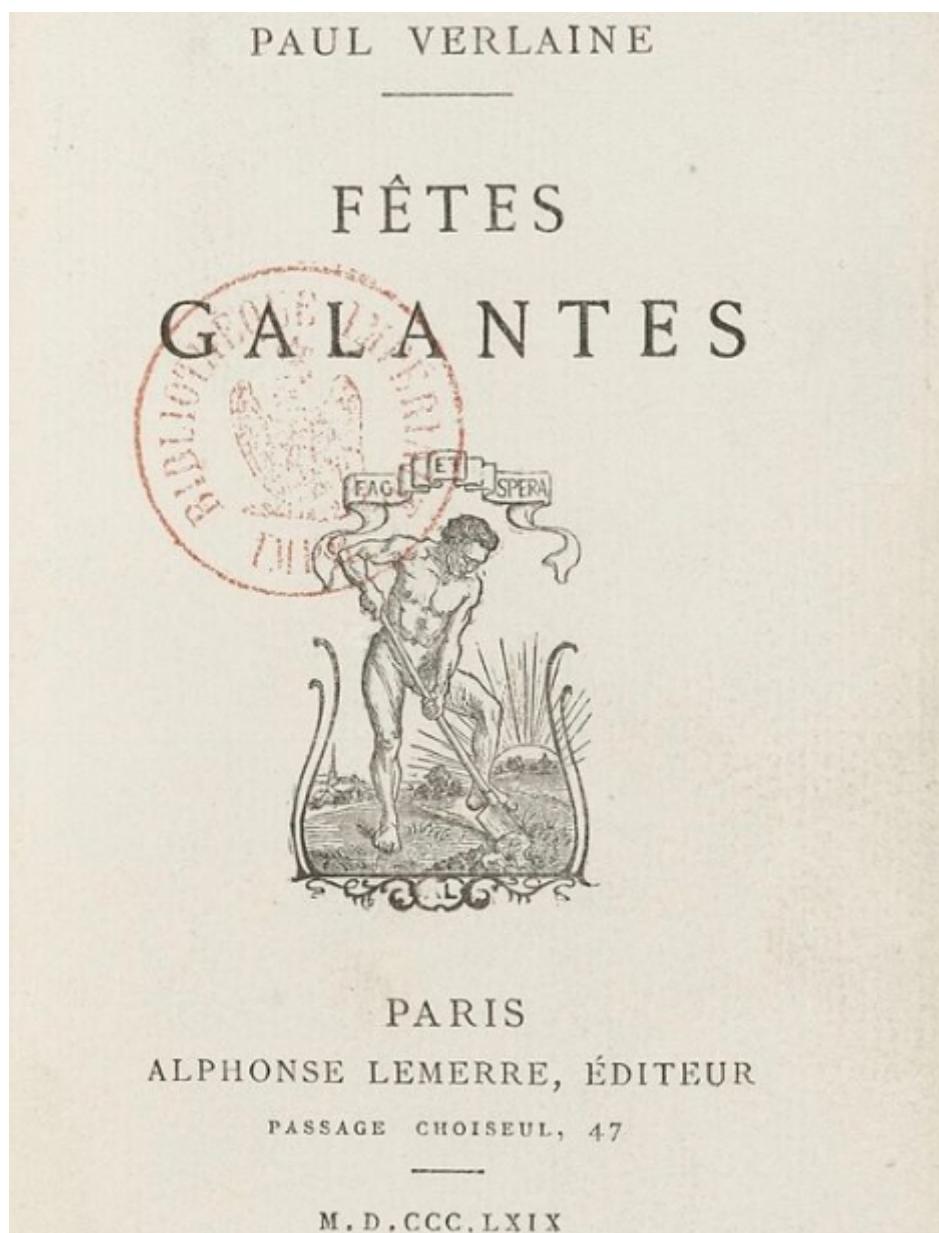


# Fêtes galantes



**Paul Verlaine**

**1869**



# L'auteur

## Paul Verlaine



**Paul Verlaine** est un poète français, né à Metz (Moselle) le 30 mars 1844 et mort à Paris le 8 janvier 1896 (à 51 ans).

## A Clymène

Mystiques barcarolles,  
Romances sans paroles,  
Chère, puisque tes yeux,  
Couleur des cieux,

Puisque ta voix, étrange  
Vision qui dérange  
Et trouble l'horizon  
De ma raison,

Puisque l'arôme insigne  
De ta pâleur de cygne  
Et puisque la candeur  
De ton odeur,

Ah ! puisque tout ton être,  
Musique qui pénètre,  
Nimbes d'anges défunts,  
Tons et parfums,

A, sur d'almes cadences  
En ses correspondances  
Induit mon coeur subtil,  
Ainsi soit-il !

## A la promenade

Le ciel si pâle et les arbres si grêles  
Semblent sourire à nos costumes clairs  
Qui vont flottant légers avec des airs  
De nonchalance et des mouvements d'ailes.

Et le vent doux ride l'humble bassin,  
Et la lueur du soleil qu'atténue  
L'ombre des bas tilleuls de l'avenue  
Nous parvient bleue et mourante à dessein.

Trompeurs exquis et coquettes charmantes,  
Coeurs tendres mais affranchis du serment,  
Nous devisons délicieusement,  
Et les amants lutinent les amantes  
De qui la main imperceptible sait  
Parfois donner un souffle qu'on échange  
Contre un baiser sur l'extrême phalange  
Du petit doigt, et comme la chose est  
Immensément excessive et farouche,  
On est puni par un regard très sec,  
Lequel contraste, au demeurant, avec  
La moue assez clémence de la bouche.

## Clair de lune

Votre âme est un paysage choisi  
Que vont charmant masques et bergamasques  
Jouant du luth et dansant et quasi  
Tristes sous leurs déguisements fantasques.

Tout en chantant sur le mode mineur  
L'amour vainqueur et la vie opportune,  
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur  
Et leur chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau,  
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres  
Et sangloter d'extase les jets d'eau,  
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

## Colloque sentimental

Dans le vieux parc solitaire et glacé  
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,  
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé  
Deux spectres ont évoqué le passé.

- Te souvient-il de notre extase ancienne?  
- Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souvienne?

- Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom?  
Toujours vois-tu mon âme en rêve? - Non.

Ah ! les beaux jours de bonheur indicible  
Où nous joignions nos bouches ! - C'est possible.

- Qu'il était bleu, le ciel, et grand, l'espoir !  
- L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,  
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

## Cythère

Un pavillon à claires-voies  
Abrite doucement nos joies  
Qu'éventent des rosiers amis;

L'odeur des roses, faible, grâce  
Au vent léger d'été qui passe,  
Se mêle aux parfums qu'elle a mis ;

Comme ses yeux l'avaient promis,  
Son courage est grand et sa lèvre  
Communique une exquise fièvre ;

Et l'Amour comblant tout, hormis  
La Faim, sorbets et confitures  
Nous préservent des courbatures.

## Dans la grotte

Là ! Je me tue à vos genoux !  
Car ma détresse est infinie,  
Et la tigresse épouvantable d'Hyrcanie  
Est une agnelle au prix de vous.

Oui, céans, cruelle Clymène,  
Ce glaive, qui dans maints combats  
Mit tant de Scipions et de Cyrus à bas,  
Va finir ma vie et ma peine !  
Ai-je même besoin de lui  
Pour descendre aux Champs Élysées ?  
Amour perça-t-il pas de flèches aiguisees  
Mon coeur, dès que votre oeil m'eut lui ?

## En bateau

L'étoile du berger tremble  
Dans l'eau plus noire et le pilote  
Cherche un briquet dans sa culotte.

C'est l'instant, Messieurs, ou jamais,  
D'être audacieux, et je mets  
Mes deux mains partout désormais !

Le chevalier Atys, qui gratte  
Sa guitare, à Chloris l'ingrate  
Lance une oeillade scélérate.

L'abbé confesse bas Eglé,  
Et ce vicomte déréglé  
Des champs donne à son coeur la clé.

Cependant la lune se lève  
Et l'esquif en sa course brève  
File gaîment sur l'eau qui rêve.

## En sourdine

Calmes dans le demi-jour  
Que les branches hautes font,  
Pénétrons bien notre amour  
De ce silence profond.

Fondons nos âmes, nos coeurs  
Et nos sens extasiés,  
Parmi les vagues langueurs  
Des pins et des arbousiers.

Ferme tes yeux à demi,  
Croise tes bras sur ton sein,  
Et de ton coeur endormi  
Chasse à jamais tout dessein.

Laissons-nous persuader  
Au souffle berceur et doux  
Qui vient à tes pieds rider  
Les ondes de gazon roux.

Et quand, solennel, le soir  
Des chênes noirs tombera,  
Voix de notre désespoir,  
Le rossignol chantera.

## L'allée

Fardée et peinte comme au temps des bergeries  
Frêle parmi les noeuds énormes de rubans,  
Elle passe sous les ramures assombries,  
Dans l'allée où verdit la mousse des vieux bancs,  
Avec mille façons et mille afféteries  
Qu'on garde d'ordinaire aux perruches chéries.  
Sa longue robe à queue est bleue, et l'éventail  
Qu'elle froisse en ses doigts fluets aux larges bagues  
S'égaie un des sujets érotiques, si vagues  
Qu'elle sourit, tout en rêvant, à maint détail.  
- Blonde, en somme. Le nez mignon avec la bouche  
Incarnadine, grasse, et divine d'orgueil  
Inconscient. - D'ailleurs plus fine que la mouche  
Qui ravive l'éclat un peu niais de l'oeil.

## L'amour par terre

Le vent de l'autre nuit a jeté bas l'Amour  
Qui, dans le coin le plus mystérieux du parc,  
Souriait en bandant malinement son arc,  
Et dont l'aspect nous fit tant songer tout un jour !

Le vent de l'autre nuit l'a jeté bas ! Le marbre  
Au souffle du matin tournoie, épars. C'est triste  
De voir le piédestal, où le nom de l'artiste  
Se lit péniblement parmi l'ombre d'un arbre,

Oh ! c'est triste de voir debout le piédestal  
Tout seul ! Et des pensers mélancoliques vont  
Et viennent dans mon rêve où le chagrin profond  
Évoque un avenir solitaire et fatal.

Oh ! c'est triste ! - Et toi-même, est-ce pas ! es touchée  
D'un si dolent tableau, bien que ton oeil frivole  
S'amuse au papillon de pourpre et d'or qui vole  
Au-dessus des débris dont l'allée est jonchée.

## Le faune

Un vieux faune de terre cuite  
Rit au centre des boulingrins,  
Présageant sans doute une suite  
Mauvaise à ces instants sereins

Qui m'ont conduit et t'ont conduite,  
- Mélancoliques pèlerins, -  
Jusqu'à cette heure dont la fuite  
Tournoie au son des tambourins.

## Les coquillages

Chaque coquillage incrusté  
Dans la grotte où nous nous aimâmes  
A sa particularité.

L'un a la pourpre de nos âmes  
Dérobée au sang de nos coeurs  
Quand je brûle et que tu t'enflames ;

Cet autre affecte tes langueurs  
Et tes pâleur alors que, lasse,  
Tu m'en veux de mes yeux moqueurs ;

Celui-ci contrefait la grâce  
De ton oreille, et celui-là  
Ta nuque rose, courte et grasse ;

Mais un, entre autres, me troubla.

## Les indolents

" Bah ! malgré les destins jaloux,  
Mourons ensemble, voulez-vous ?  
- La proposition est rare.

- Le rare est le bon. Donc mourons  
Comme dans les Décamérons.  
- Hi ! hi ! hi ! quel amant bizarre !

- Bizarre, je ne sais. Amant  
Irréprochable, assurément.  
Si vous voulez, mourons ensemble ?

- Monsieur, vous raillez mieux encor  
Que vous n'aimez, et parlez d'or;  
Mais taisons-nous, si bon vous semble ! "

Si bien que ce soir-là Tircis  
Et Dorimène, à deux assis  
Non loin de deux sylvains hilares,

Eurent l'inexpiable tort  
D'ajourner une exquise mort.  
Hi! hi! hi! les amants bizarres !

## Les Ingénus

Les hauts talons luttaient avec les longues jupes,  
En sorte que, selon le terrain et le vent,  
Parfois luisaient des bas de jambes, trop souvent  
Interceptés ! - et nous aimions ce jeu de dupes.

Parfois aussi le dard d'un insecte jaloux  
Inquiétait le col des belles sous les branches,  
Et c'était des éclairs soudains de nuques blanches,  
Et ce régal comblait nos jeunes yeux de fous.

Le soir tombait, un soir équivoque d'automne :  
Les belles, se Pendant rêveuses à nos bras,  
Dirent alors des mots si spécieux, tout bas,  
Que notre âme depuis ce temps tremble et s'étonne.

## Mandoline

Les donneurs de sérénades  
Et les belles écoutées  
Echangent des propos fades  
Sous les ramures chanteuses.

C'est Tircis et c'est Aminte,  
Et c'est l'éternel Clitandre,  
Et c'est Damis qui pour mainte  
Cruelle fait maint vers tendre.

Leurs courtes vestes de soie,  
Leurs longues robes à queues,  
Leur élégance, leur joie  
Et leurs molles ombres bleues

Tourbillonnent dans l'extase  
D'une lune rose et grise,  
Et la mandoline jase  
Parmi les frissons de brise.

## Pantomime

Pierrot, qui n'a rien d'un Clitandre,  
Vide un flacon sans plus attendre,  
Et, pratique, entame un pâté.

Cassandre, au fond de l'avenue,  
Verse une larme méconnue  
Sur son neveu déshérité.

Ce faquin d'Arlequin combine  
L'enlèvement de Colombine  
Et pirouette quatre fois.

Colombine rêve, surprise  
De sentir un coeur dans la brise  
Et d'entendre en son coeur des voix.

## Sur l'herbe

- L'abbé divague. - Et toi, marquis,  
Tu mets de travers ta perruque.  
- Ce vieux vin de Chypre est exquis  
Moins, Camargo, que votre nuque.

- Ma flamme ... - Do, mi, sol, la, si.  
L'abbé, ta noirceur se dévoile !  
- Que je meure, mesdames, si  
Je ne vous décroche une étoile !

- Je voudrais être petit chien !  
- Embrassons nos bergères, l'une  
Après l'autre. - Messieurs, eh bien ?  
- Do, mi, sol. - Hé ! bonsoir la Lune !

# Sommaire

Sommaire .....	p. 2
L'auteur .....	p. 3
A Clymène .....	p. 4
A la promenade .....	p. 5
Clair de lune .....	p. 6
Colloque sentimental .....	p. 7
Cythère .....	p. 8
Dans la grotte .....	p. 9
En bateau .....	p. 10
En sourdine .....	p. 11
L'allée .....	p. 12
L'amour par terre .....	p. 13
Le faune .....	p. 14
Les coquillages .....	p. 15
Les indolents .....	p. 16
Les Ingénus .....	p. 17
Mandoline .....	p. 18
Pantomime .....	p. 19
Sur l'herbe .....	p. 20